

LA

RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction,
l'Administration et les Gravures,
A L'ADMINISTRATEUR DE la République Illustrée
10, rue d'Algérie, Lyon.

Première année — Numéro 15.

BUREAUX : à LYON, 10, rue d'Algérie;
Vente à la même adresse, le samedi matin.

ABONNEMENTS (avec prime) :	
Lyon	10 f. par an.
Départements	12 —
Suisse, Italie, Belgique...	14 —

LA

REVUE DE L'ANNEE 1870

avec Calendrier pour l'année 1871



Les Volontaires de la Défense Nationale (types et costumes). — Sœur de charité au champ de bataille.

REVUE DE L'ANNÉE 1870

Nous entreprenons de résumer ici les faits saillants d'une douloureuse et lamentable année, la plus douloureuse, la plus lamentable peut-être qui se puisse citer dans l'histoire, depuis l'origine des siècles.

Ce fut sous de funèbres auspices que naquit l'année 1870 : les premières lueurs du dernier jour de 1869 avaient éclairé l'échafaud de Tropmann ; les premiers jours de 1870 furent témoins d'un épouvantable forfait, le meurtre d'un simple citoyen par un membre de la famille impériale. L'assassinat de Victor Noir par Pierre Bonaparte fut le premier crime de l'année à porter au compte de cette famille odieuse qui devait encore, avant de tomber, en commettre tant d'autres. Il semble que ce soit le propre des empires et des royaumes sur leur déclin, de donner le spectacle de crimes d'autant plus épouvantables qu'ils sont commis par des personnages plus haut placés sur les degrés de l'échelle sociale. On se rappelle qu'à la veille de février 1848, un duc de Choiseul-Praslin assassinait sa femme.

1870 cependant parut, dès son début, devoir être une année de liberté et d'action. Nous ne voulons pas parler de cet hypocrite 2 janvier, dont les allures libérales ne pouvaient tromper que les imbéciles et les simples, non plus que de l'avènement au pouvoir du trop fameux Emile Ollivier, qui doit, à l'heure qu'il est, voir bien du sang et des cadavres dans ses rêves ! Non, ce que nous voulons constater ici, c'est la belle attitude du peuple parisien, le jour des funérailles de Victor Noir, c'est le noble et imposant spectacle qu'il donna en ce jour à la France et au monde, c'est surtout le courage du jeune député de Paris, Henri Rochefort, que ses collègues de la Chambre ne rougirent point de livrer aux colères du vindicatif garde des sceaux, et qui alla expier par six mois de Sainte-Pélagie le crime d'avoir osé appeler un chat, un chat, et Borgia un Bonaparte.

Ainsi, avènement au pouvoir d'Ollivier, meurtre du pauvre Noir, accusation et condamnation de Rochefort, tel est le bilan du mois de janvier.

On comprend que nous ne puissions qu'incomplètement énumérer les faits qui se déroulent sous nos yeux avec une rapidité vertigineuse, et qu'il nous faudrait, non point deux ou trois colonnes, mais deux ou trois volumes pour les raconter dans leur sinistre multiplicité et dans leur lugubre ensemble.

Les mois de février, mars et avril sont une période d'escarmouches entre le pouvoir personnel agonisant, et la liberté qui, de plus en plus, veut reconquérir sa place légitime.

L'ingénieux Ollivier fait bâcler à la hâte une constitution qui doit, prétend-on, durer des siècles, et qui trois mois après s'envolait en fumée avec ses auteurs.

Le vote du plébiscite, si l'on peut appeler vote cet escamotage, fut le dernier acte de la comédie napoléonienne. Le drame va commencer tout à l'heure. Rien n'y manqua d'ailleurs, à cette comédie, ni la parade à la porte, ni la mise en scène (on se souvient du fameux complot inventé exprès pour la circonstance), ni les phrases à effet faites pour émouvoir le bon populaire, celle-ci entre autres : « Il faut que sur le trône, comme dans la plus humble chaumière, le fils recueille en paix l'héritage paternel. » C'était de l'Emile Ollivier grotesque et larmoyant.

Ce qu'il y eut de moins drôle, ce furent les nombreuses arrestations qui eurent lieu sur ces entrefaites, pour essayer de prouver le complot que la police avait inventé ; ce furent encore les grossières calomnies prodiguées contre le parti libéral et républicain, les promesses fallacieuses, les impudents mensonges débités pour amadouer les campagnes et dont le plus sanglant devait être celui-ci : « Votez oui ! vous aurez la paix !... »

Le résultat de ces escobarderies, de ces fantasmagories et de toute cette poudre jetée aux yeux des naïfs, fut la consécration de la dynastie napoléonienne par quelque chose comme 7 millions de voix ; j'avoue en toute sincérité que j'ai totalement oublié le chiffre exact, peu intéressant d'ailleurs. Sur ces entrefaites, l'assassin de Victor Noir avait trouvé un jury pour l'acquitter.

Il semblait qu'un vote aussi décisif dût asseoir l'empire sur des bases nouvelles et consacrer la légitimité, non point seulement du héros de décembre, mais encore, mais surtout, de son cher et précieux enfant.

Le bail des Napoléon était renouvelé avec la France ; ils n'avaient plus qu'à s'endormir dans le calme, l'oisiveté et la sécurité du succès. Sept millions et je ne sais plus combien de mille Français les portaient dans leur cœur, eux, leurs fils, leurs petits-fils, et tous les petits Napoléon, jusqu'à la consommation des siècles.

On aura peine à croire qu'en présence d'une situation en apparence aussi belle, l'empire, non content de s'être retrempé dans le suffrage universel, ait encore voulu cueillir les palmes de la gloire. Cela fut cependant, et nous ne saurons pas nous en étonner, si nous songeons aux vieux dicton latin : *quos vult Jupiter perdere, demantat*. « Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre. » Fou était devenu César, fous ses conseillers les plus intimes, et Ollivier, et Gramont,

et ce maréchal Leboeuf dont l'incapacité et la suffisance ont plongé la France dans l'abîme où elle est encore à l'heure qu'il est ; fous, tous les partisans de ce saltimbanque couronné, qui avait érigé en loi d'état le vol, la débauche et le crime.

Amusons nous : telle était alors la devise Césarienne, et je vous assure qu'on savait bien la pratiquer dans les grands et petits appartements des Tuileries, chez Monsieur et Madame Bonaparte, et même chez Mademoiselle Marguerite Bellanger.

Nous nous étions promis de rester calmes en présence de toutes ces turpitudes, mais à mesure que se déroule devant nos yeux ce lugubre tableau de l'année 1870, nous ne pouvons retenir notre indignation.

A défaut de talent, j'aurai de la colère, disait Juvénal. — *Facit indignatio versum*.

Il faut dire aussi qu'ils se rendaient bien compte en eux-mêmes de l'endroit où le bât les blessait, qu'ils avaient mieux que personne la vérité sur ces sept millions de suffrages, et à quel prix ils les avaient acquis, et combien ils offraient peu de stabilité pour l'avenir.

Ce qui les épouvantait surtout, c'est que toutes les grandes villes, et même celles de moyenne importance, avaient répondu non à toutes leurs avances, à toutes leurs promesses. Les populations rurales avaient seules voté pour eux, et déjà César avait été surnommé *l'empereur des campagnes*. Donc, il fallait un prétexte pour faire à la Prusse cette guerre, qu'on n'avait ni pu, ni voulu faire au lendemain de Sadowa.

Le prétexte fut un petit prince allemand, grand de taille, blond fadasse, que nous nous rappelons avoir rencontré en Suisse, et qui ne nous parut pas alors avoir l'étoffe d'un prétexte aussi gros que celui-là.

Il se nommait Hohenzollern, et son père Antoine. Tous deux firent le frais de la conversation de l'Europe diplomatique et du Paris rieur pendant près d'un mois.

Napoléon ne voulait pas qu'il acceptât la couronne d'Espagne.

Guillaume, après avoir refusé d'intervenir comme parent du prince, finit par le faire en lui défendant momentanément d'accepter le trône de Madrid. La satisfaction fut jugée insuffisante par le châtelain des Tuileries qui voulait la lutte à tout prix, pour se refaire un peu la main ; et *Malborough partit en guerre*, après qu'Ollivier eut déclaré qu'il se sentait le cœur léger, et que Leboeuf eut annoncé d'un ton magistral qu'il était prêt sur sa parole d'honneur.

Joli cœur de ministre ! grand honneur de soldat ! La France sait maintenant à quoi s'en tenir sur ces fleurs de rhétorique jetées à l'avance sur tant de sang.

Étrange et singulière coïncidence ! La veille du jour où commençait cette guerre, dont l'un des premiers résultats devait être le renversement du pouvoir temporel de la papauté, 538 évêques réunis à Rome proclamaient le dogme de l'infailibilité du pape, « roi des âmes, souverain apôtre de miséricorde et de paix. » La guerre fut déclarée le lendemain : le hasard ou la Providence se plaisent à faire parfois de curieux rapprochements.

Donc, voilà nos gens qui font leurs préparatifs de départ. L'outrecuidance et la vanité éclatent à pleins bords.

La *Marseillaise*, une bonne vieille décrépète, qui guettait son heure dans quelque lointain grenier, reçoit une invitation pour aller se faire entendre aux Tuileries, tout comme Thérèse, la *Vénus aux carottes*, l'avait reçue avant elle. On profite de la mort de notre grand Musset pour faire de lui un pitre à la porte du nouveau *muséum de la guerre*, et l'appeler à jouer sa partie dans ce *Grrrand Concert militaire* ! Pauvre poète ! ont-ils assez écorché ton *Rhin allemand*, et nous ont-ils assez rebattu les oreilles de cet *enfant qui doit passer par où avait passé le père*.

Le négoce se mêle à ce mouvement factice. On vend des cartes du théâtre de la guerre, qui ne représentent que l'Allemagne ; on vend des *routes de Paris à Berlin*, et le *Charivari* lui-même, malgré ses principes démocratiques bien connus, se laisse aller à des dessins chauvins dans le genre de celui-ci :

— *Le zouave* : Est-ce joli Berlin ?

— *Le uhlan* : Pas laid, et Paris ?

— *Le zouave* : Qu'est-ce que ça te fait pisque tu n'y vas pas.

Hélas ! le uhlan est maintenant sous les murs de Paris, et notre pauvre zouave a trouvé la mort dans les plaines de Reischaffen ou de Gravelotte..., à moins qu'il ne soit interné dans quelque atroce bourgade de la libre et puante Allemagne.

Mais n'anticipons point sur les événements : le douloureux récit de toutes ces calamités viendra bien assez vite.

Les deux premières semaines se passent en préparatifs ; les adversaires s'observent. Enfin le 2 août, la guerre s'ouvre par un engagement de peu de portée, auquel une dépêche impériale donne une importance illusoire. Son fils a reçu le baptême du feu, et sur le champ de bataille de Saarbruck il a ramassé des balles !

Sur d'autres champs de bataille demain il laissera tomber sa couronne future.

Wissembourg, Forbach, Freschwiller, Wœrth ! noms terribles dans l'histoire de France et qui sonneront aux oreilles de nos neveux, comme ont sonné aux nôtres les tristes noms de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers et plus tard de Waterloo, noms de glorieuses défaites, où l'on a vu le soldat plein d'impétuosité, rougir de son lâche et inhabile général, combats de géants, dont un témoin oculaire a pu dire en parlant des troupes françaises : *c'étaient des lions menés par des ânes*.

Les lions sont restés couchés sous les arbres séculaires de la Forêt-Noire que le *doux fils* de la reine Hortense avait refusé de laisser couper ; les ânes se pavant maintenant auprès du coquin découronné qui malgré sa douceur fit Strasbourg, Boulogne et le 2 décembre.

Ces douloureux événements entraînent forcément la chute du cabinet Ollivier ; celui qui lui succéda, composé entièrement d'éléments réactionnaires ayant dans son sein des hommes tels que Paikao, Grandperret, Chevreau, Jérôme David, etc., devait naturellement inspirer peu de confiance à la France.

On le sentit si bien qu'on se hâta d'adjoindre à ces messieurs, comme gouverneur de Paris, le général Trochu, jusque-là tenu par l'empire dans une défiance justifiée d'ailleurs par l'honorable et patriotique caractère du général.

Cependant les événements marchaient à grands pas. Les Prussiens avançaient ; déjà ils quittaient l'Alsace, assiégeant Strasbourg et toutes nos principales forteresses ; puis entraient dans la Lorraine, occupaient Nancy sans coup férier, et de là, franchissant les défilés des Vosges, se répandaient dans la Champagne.

En vain tenta-t-on héroïquement de les arrêter dans ces terribles carrières de Jaumont, où tant de héros de part et d'autre trouvèrent la mort, et qui trois jours durant retentirent de cris et de gémissements humains.

En vain le tenta-t-on encore à Borny, à Longueville, à Gravelotte : l'heure de l'empire allait sonner, les mouvements furent ou mal combinés, ou intentionnellement mal exécutés. La Providence elle-même se déclarait contre les armes françaises.

Le matin de la bataille de Sedan, le maréchal Mac-Mahon, la terreur de l'ennemi, celui dont le coup-d'œil sûr et la bravoure infatigable devaient diriger l'action et la mener à bonne fin, tombait grièvement blessé dès sept heures. Avec lui tombait la fortune de la France.

La bataille de Sedan est sans exemple dans l'histoire des peuples et des empires : on a vu dans cette lugubre journée un homme seul, un lâche, obligé à se rendre quatre-vingt-dix mille braves, et ceux-là, troupeau passif, déposer, la honte au front, leurs armes aux pieds de l'ennemi ; on a vu un Napoléon, un descendant du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz, commandant encore à quatre-vingt-dix mille soldats, ne pas même essayer de la résistance, et calme, la cigarette à la bouche, monter en calèche pour aller prendre les ordres de son vainqueur.

Après la bataille de Pavie, François I^{er} pouvait encore écrire à sa mère : « *Madame, tout est perdu, fors l'honneur.* » Après la bataille de Sedan, l'honneur même était perdu.

Pour se sauver, la France ne pouvait plus compter que sur elle-même !

A la nouvelle du sinistre immense qui venait de fondre sur la patrie, les âmes se recueillirent, les courages se ranimèrent ; partout on foula aux pieds les insignes d'un pouvoir trop longtemps supporté, et le même jour, presque à la même heure, sans effusion de sang, la République fut proclamée sur tout le sol de la France.

Quelques hommes s'étaient trouvés, qui, dès le début de la guerre, avaient hautement protesté contre son utilité, sa légitimité, son droit. Ces hommes étaient les représentants de Paris au Corps législatif. Tout pouvoir étant tombé à Paris, ils prirent en main la direction du gouvernement de la défense nationale : lourd et immense fardeau que personne ne songea à leur disputer.

Comme ils avaient été partisans de la paix, et comme d'un autre côté le roi Guillaume avait déclaré qu'il faisait la guerre à l'empereur et non à la France, ils crurent d'abord pouvoir espérer de conclure une paix honorable.

Une indemnité pécuniaire, mais aucune cession de forteresse, ni de territoire, telle était la base sur laquelle ils espéraient pouvoir traiter. Leur illusion fut de courte durée, et quand M. Jules Favre revint de Ferrières où il avait eu une entrevue avec Bismark, il apprit à la France indignée les nouvelles exigences de la Prusse et à quelles conditions humiliantes le *pieux* Guillaume consentait à traiter.

En même temps, M. Thiers revenait découragé d'un voyage qu'il avait fait auprès des puissances neutres ; celles-ci regardaient sans sourciller l'abîme où la France était tombée : il ne restait plus qu'à *vaincre* ou à *mourir*. *VAINCRE* ou *MOURIR*, tel fut le cri de la défense nationale.

Partout de nouvelles troupes s'organisèrent; partout furent ouverts des bureaux d'enrôlements volontaires, partout levés des corps-francs sous les dénominations les plus diverses, devant tous concourir à un même but : la défense du sol.

Les Prussiens continuaient leur marche. Après la Champagne ils avaient envahi l'Île-de-France; une partie des Ardennes et des départements qui forment la noble Picardie étaient en leur pouvoir. La citadelle de Laon avait donné un noble exemple, bien digne de la contrée qui vit naître Calvin, et plus tard, tant de héros républicains; elle s'était fait sauter plutôt que de se rendre. Les Prussiens continuaient à avancer. Vers le milieu de septembre, Paris était complètement investi par l'armée ennemie. Deux membres du Gouvernement de la Défense nationale, MM. Crémieux et Glais-Bizoin avaient été s'installer à Tours. Un troisième les suivit bientôt par une route que les gouvernants ont peu l'habitude de prendre : la voie de l'air. GAMBETTA, le jeune et grand orateur qui s'était si soudainement révélé il y a deux ou trois ans, GAMBETTA, à l'heure qu'il est, le bon génie et le sauveur peut-être de la France, avait quitté Paris en ballon, et, après maintes et maintes péripéties, était arrivé à Tours.

La venue du jeune et fougueux tribun fut le signal des plus grands efforts : l'armée de la Loire, l'armée du Nord, l'armée de l'Ouest, furent mises sur pied presque en un clin-d'œil; les mobiles de tous les départements qui n'avaient pas encore rejoint, se virent appelés du jour au lendemain, et, sous le titre de *Légions de marche* on mobilisa une grande partie de la garde nationale : d'abord tous les célibataires; les hommes mariés sans enfants; ceux avec enfants, n'ayant pas dépassé l'âge de 40 ans, devaient être subséquemment appelés.

Ainsi, de tous côtés, s'organisait la défense. Un secours inespéré lui vint : le héros des deux mondes, l'habile *condottiere*, qui, avec 1,000 hommes, avait pris le royaume de Naples, GARIBOLDI, pour tout dire, mit son épée au service de la République française, se rappelant que les soldats de la France avaient coopéré à la délivrance de l'Italie.

En même temps que les cœurs généreux venaient secourir la nation généreuse par excellence, les lâches sans peur et sans vergogne ne craignaient point de montrer leur lâcheté dans toute sa laideur.

Un empereur s'était rendu avec quatre-vingt-dix mille hommes; un maréchal de France rendit, sans combattre, la place la plus forte du pays, que jamais n'avait souillée le contact ennemi, METZ LA VIERGE; il se rendit avec plus de cent vingt mille hommes!

Ah! n'insultons pas ces malheureux soldats trompés, égarés, affamés même, et qui, au jour de la reddition, dans une place pleine encore de vivres, n'avaient pas mangé depuis deux jours!...

Que toute la haine de la France se reporte sur l'indigne chef qui la livra, et que toute la honte de la capitulation retombe sur lui.

BAZAINE! quoi que tu fasses et que tu dises, ton nom est désormais accolé à celui des traîtres et des parjures les plus fameux avant et depuis Judas Iscariote; il est cloué, ton nom, au pilori de l'histoire!

« Français! s'écriait alors Gambetta, dans une magnifique « proclamation, élevez vos âmes et vos cœurs à la hauteur « des malheurs qui fondent sur la patrie, » et dans ce style imagé et véhément qui échauffe et entraîne les peuples, il racontait la trahison de Bazaine.

Le maréchal alla rejoindre l'empereur à Wilhelmshoe : *tel maître, tel valet!* les deux traîtres avaient besoin l'un de l'autre.

Suivant la parole de Gambetta, la France éleva son âme à la hauteur de ses malheurs nouveaux. De toutes parts il y eut recrudescence dans les efforts. Les armements furent précipités avec une activité infatigable. Tout entière, la nation se leva : il n'était que temps!

La marée prussienne avait continué de monter; l'est, le nord, l'ouest, le centre, était pour ainsi dire complètement envahis. Paris s'organisait en silence, ce n'est pas du jour au lendemain qu'on improvise des soldats.

L'armée de la Loire, organisée elle aussi, essayait déjà quelques petites escarmouches, mais les Prussiens avaient pris Orléans, il s'agissait de les en chasser.

Au commencement de décembre, deux grands succès nous arrivèrent à la fois : plusieurs combats victorieux sous Paris qui, après 72 jours de siège, se croyait enfin assez fort pour sortir de ses murs et aller à la rencontre de l'envahisseur. Ces quelques combats furent couronnés par une éclatante victoire de Trochu et de Ducrot, le même général qui, au départ, avait juré, sous les murs de Paris, de ne rentrer que mort ou victorieux.

Presque au même moment, l'armée de la Loire reprenait Orléans sur l'ennemi. L'héroïsme de la Loire semblait enfin laisser la mauvaise fortune. Encore un effort et les deux

armées allaient se donner la main, et entourer l'envahisseur d'un cercle de fer.

Hélas! le sort en avait décidé autrement. Redoutant cette jonction, et craignant tout de l'héroïsme des Parisiens, le Prussien porta tous ses efforts sur l'armée de la Loire, et parvint, après avoir repris Orléans, à lui faire repasser le fleuve.

Tels sont à peu près, à l'heure où nous écrivons, les dernières opérations militaires les plus importantes. On comprend que nous ayons dû nous borner à une succincte analyse.

Aujourd'hui les Prussiens occupent à la fois, sans parler de l'Alsace, de la Lorraine et de la Champagne, nos principales villes de l'Est, de l'Ouest, du centre même.

Ils ont été à Amiens et à St-Quentin; ils sont à Rouen, à Dieppe, aux ports du Havre.

Ils occupent Orléans, ils menacent Blois, bientôt Tours; et dans un intérêt stratégique, afin de permettre aux armées de la Loire de se développer en toute liberté, la délégation du Gouvernement de la Défense nationale a cru devoir, il y a quelques jours, transporter son siège à Bordeaux.

Enfin ils sont installés à Dijon depuis quelque temps déjà, et hier encore ils se sont avancés jusqu'à Nuits en faisant, dit-on, beaucoup de mal aux légions mobilisées du Rhône.

D'un autre côté, nos principales forteresses sont en leur pouvoir. On sait comment sont tombés et l'héroïque Strasbourg, et Phalsbourg, et Montmédy, et d'autres encore; Bitché seul et Belfort sont debout.

Telle est la situation dans son véritable et douloureux ensemble. Est-ce à dire que nous n'en triompherons point! Ah! bien loin de nous est la pensée d'une défaite définitive!

Souvenons-nous de 1792 et des héroïques efforts de ces soldats improvisés, qui n'avaient ni vêtements, ni souliers, et pour ainsi dire point d'armes.

D'ailleurs remarquons ceci : au lendemain du 4 septembre, la France n'avait plus un soldat, il n'y avait plus d'armée. Trois mois et demi se sont écoulés depuis cette époque, et, dans ce court espace de temps, un pas immense a été fait, par lequel on peut juger de ce qui doit se faire encore. Paris a de longs jours de vivres et la province commence seulement à marcher.

Et, pour terminer, disons avec le Conseil municipal de Lyon : « Une nation décidée à vaincre ou à mourir ne compte pas plus ses défaites que le nombre de ses ennemis. »

Si nous mourons, qu'importe? Un vengeur sortira de nos cendres :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Oui, — un vengeur, non point seulement de la souillure imprimée au sol natal par la bave allemande, mais de toutes ces iniquités et de ces violences commises à froid, de ces réquisitions, de ces vols, de ces rapines, de ces viols, de ces meurtres, de ces atrocités enfin, scientifiquement combinées, arithmétiquement calculées, géométriquement dressées, mathématiquement conçues et exécutées, et qui ont arraché à LOUIS BLANC ce cri d'une vérité terrible :

« Les Prussiens! ce sont des MOHICANS sortis de l'Ecole polytechnique! »

ALFRED AZUR.

P. S. Ne terminons pas cette revue sans consacrer, suivant l'usage, une notice nécrologique aux morts de l'année. Il en est un surtout qui, comme Moïse, a vu la terre promise de loin et n'a pu y entrer : le pauvre et valeureux Barbès est mort dans l'exil, trois mois avant l'avènement de la République pour laquelle il avait combattu toute sa vie.

Trop longue serait ici l'énumération des membres de l'armée morts en 1870.

Parmi les écrivains de talent, à quelque opinion qu'ils appartiennent, il faut citer le comte de Montalembert, un grand orateur et publiciste, *Henry de Riancey*, un journaliste légitimiste convaincu; — *Prosper Mérimée*, un grand poète, — et cet illustre et fécond romancier dont les ouvrages sont connus de tous, et qui fut aussi un grand patriote : *Alexandre Dumas*, qui s'est éteint près de Dieppe, chez son fils, le 5 décembre.

Ah! que la France n'a-t-elle à son service avec beaucoup de héros comme ses *Mousquetaires*, des trésors comme ceux de *Monte-Christo*.

AVIS. — La Revue de l'année 1870 nous oblige, par son étendue, à renvoyer la suite de l'intéressant roman **LES MARTYRS DU TRAVAIL** au prochain numéro.

HISTOIRE D'UN PIGEON VOYAGEUR

A PAULA

Hier, vous demandiez, aimable et douce amie, Pour charmer vos loisirs, quelque conte charmant : Eh bien! ce soir, je vais vous dire simplement (Je ne sais pas parler comme à l'Académie!) L'histoire d'un oiseau dit pigeon-voyageur. Vous savez qu'on s'en sert, en ces temps de malheur Pour faire parvenir notre correspondance A Paris isolé du reste de la France. — Donc, écoutez ceci :

L'un de ces derniers jours, Un pigeon fut lâché de la ville de Tours. Il fendit l'air d'un trait, et, dans les sombres nues, Alla se perdre; (on dit que, pour s'orienter, Ils gagnent tout d'abord des hauteurs inconnues.) Mais, un moment après, on l'aurait vu quitter Ces hauteurs d'où ses yeux ont découvert la voie. A travers un amas d'épais nuages gris, Il prend rapidement la route de Paris, — Car c'est de là qu'il vint et c'est là qu'on l'envoie — Et disparaît bientôt dans l'espace infini Où se jouent en tombant quelques flocons de neige. N'est-ce pas que parfois votre cœur l'a béni, Ce pigeon apportant l'espoir à ceux qu'assiège Dans leurs murs — mais de loin — un ignoble pillard, Imbécile royal qui veut que Paris tombe, Et qui n'aperçoit pas, le stupide vieillard, Que la mort va bientôt le pousser dans la tombe? Notre pigeon arrive au-dessus de Paris, Mais il entend un bruit, un concert formidable De clairons, de tambours, de canons et de cris. Pour un petit pigeon, c'est fort épouvantable. De crainte, il fut saisi... Vers le nord il s'enfuit. Derrière lui laissant rivières, monts et plaines. — Déjà, le vent avait de plus froides haleines, Et dans le ciel, bientôt, allait régner la nuit. Et le pigeon était dévoyé!... — Pauvre bête!... — Il est loin... et comment retrouver son chemin? Voici la nuit... il a faim... il faut qu'il s'arrête Et se repose : il est si fatigué!... Demain, A l'apparition des lueurs de l'Aurore, Plus dispos, vers Paris, il reprendra son vol. Il descend donc... il n'est qu'à cent mètres du sol... Soudain, luit un éclair suivi d'un bruit sonore... Le pigeon, à l'instant, mortellement blessé, Tombe en poussant un cri qu'on eût pris pour un râle. Hélas! le malheureux atteint par une balle, Vient d'avoir le guidon de l'aile fracassé Et le cou déchiré! — Le cher petit oiseau! Couché dans le gazon, sur le bord d'un ruisseau, Il eût à supporter une longue agonie! Contre une affreuse mort, fort longuement il lutta. Oh! que d'efforts il fit pour retarder la vie Qu'il sentait s'en aller!... mais la mort l'emporta. Dès qu'il eut reconnu toute son impuissance, Il tourna son regard vers le ciel sombre, immense, Que ses yeux ne devaient, hélas! jamais revoir, Un seul et faible cri sortit de sa poitrine — Puis il mourut.

On dit au village, le soir,

Qu'en revenant des champs, l'homme de Catherine — Et l'on se le disait avec de grands frissons, — Avait trouvé, non loin des premières maisons, Dans le vaste pré vert qui va de Chaule à Nesle, Un petit pigeon mort ayant un collier vert, — Beau ruban dont les bouts se perdaient sous une aile; Qu'en soulevant cette aile, il avait découvert, Roulé dans un canon de plume — choses louches! — Un tout petit papier plein de pattes de mouches. « Tenez! je suis certain que cet animal-là « Servait de messenger aux espions! » dit Pierre. — J'ai fini. Je vous laisse : il est l'heure, Paula, Où la main de Dieu vient clore votre paupière.

2 Décembre 1870.

AUGUSTE VAND-ANGE.

CHANT DES BRETONS

I
Voici les Bretons, aujourd'hui Français,
Avançant toujours, ne cédant jamais! (*bis*)

II
Ils n'ont plus leur casque et leur fier cimier,
Mais ils ont leur front, dur comme l'acier.

III
En avant, Bretons, en avant toujours!
Notre chant guerrier vaut mille tambours!

IV
Combattant joyeux, à pied, à cheval,
Lance ou chassepot, ça nous est égal!

V
Des pleurs ont coulé sur nos ceinturons,
Dans le sang prussien nous les laverons.

VI
La France est debout, la Bretagne aussi :
Ah! tu l'as voulu, vieux Bismark, — merci!

VII
L'un est châtelain, l'autre laboureur,
Mais tous au combat n'ont qu'un même cœur.

VIII
Si ce cœur jamais n'a connu l'effroi,
C'est qu'il a gardé l'honneur et la Foi!

IX
Qui de nous, Bretons, voudrait démentir
L'honneur du soldat, la Foi du martyr?

X
Le drapeau sacré, vainqueur dans nos rangs;
La croix de Bayard, sur nos cœurs mourants!

XI
Mais la mort c'est nous qui la donnerons,
Ou, tous, par devant nous la recevrons.

XII
Femmes, mères, sœurs, soyez à genoux,
Quand nous combattrons pour vous et pour nous.

XIII
L'amour du pays est un bel amour
Et nous reverrons nos clocher à jour!

XIV
Voici les Bretons, aujourd'hui Français,
Avançant toujours, ne cédant jamais.

CALENDRIER

POUR

L'ANNÉE 1871

JANVIER		FÉVRIER		MARS		AVRIL		MAI		JUIN	
Le Verseau domine du 20 janvier au 19 février.		Les Poissons dominent du 20 février au 20 mars.		Le Bélier domine du 20 mars au 20 avril.		Le Taureau domine du 21 avril au 20 mai.		Les Gémeaux dominent du 21 mai au 21 juin.		L'Ecrevisse domine du 22 juin au 22 juillet.	
DIM.	1	mer.	1	mer.	1	sam.	1	lun.	1	jeu.	1
lun.	2	jeu.	2	jeu.	2	DIM.	2	mar.	2	ven.	2
mar.	3	ven.	3	ven.	3	lun.	3	mer.	3	sam.	3
mer.	4	sam.	4	sam.	4	mar.	4	jeu.	4	1 ^{er} D.	4
jeu.	5	dim.	5	dim.	5	mer.	5	ven.	5	lun.	5
ven.	6	lun.	6	lun.	6	jeu.	6	sam.	6	mar.	6
sam.	7	mar.	7	mar.	7	ven.	7	4 ^e D.	7	mer.	7
DIM.	8	mer.	8	mer.	8	sam.	8	lun.	8	jeu.	8
lun.	9	jeu.	9	jeu.	9	DIM.	9	mar.	9	ven.	9
mar.	10	ven.	10	ven.	10	lun.	10	mer.	10	sam.	10
mer.	11	sam.	11	sam.	11	mar.	11	jeu.	11	2 ^e D.	11
jeu.	12	dim.	12	dim.	12	mer.	12	ven.	12	lun.	12
ven.	13	lun.	13	lun.	13	jeu.	13	sam.	13	mar.	13
sam.	14	mar.	14	mar.	14	ven.	14	5 ^e D.	14	mer.	14
DIM.	15	mer.	15	mer.	15	sam.	15	lun.	15	jeu.	15
lun.	16	jeu.	16	jeu.	16	1 ^{er} D.	16	mar.	16	ven.	16
mar.	17	ven.	17	ven.	17	lun.	17	mer.	17	sam.	17
mer.	18	sam.	18	sam.	18	mar.	18	jeu.	18	3 ^e D.	18
jeu.	19	dim.	19	dim.	19	mer.	19	ven.	19	lun.	19
ven.	20	lun.	20	lun.	20	jeu.	20	sam.	20	mar.	20
sam.	21	mar.	21	mar.	21	ven.	21	6 ^e D.	21	mer.	21
DIM.	22	mer.	22	mer.	22	sam.	22	lun.	22	jeu.	22
lun.	23	jeu.	23	jeu.	23	2 ^e D.	23	mar.	23	ven.	23
mar.	24	ven.	24	ven.	24	lun.	24	mer.	24	sam.	24
mer.	25	sam.	25	sam.	25	mar.	25	jeu.	25	4 ^e D.	25
jeu.	26	1 ^{er} D.	26	dim.	26	mer.	26	ven.	26	lun.	26
ven.	27	lun.	27	lun.	27	jeu.	27	sam.	27	mar.	27
sam.	28	mar.	28	mar.	28	ven.	28	DIM.	28	mer.	28
DIM.	29	mer.	29	mer.	29	sam.	29	lun.	29	jeu.	29
lun.	30	jeu.	30	jeu.	30	3 ^e D.	30	mar.	30	ven.	30
mar.	31	ven.	31	ven.	31			mer.	31		
P. L. le 6, 9 h. 33 m. du soir. D. Q. le 14, 7 h. 6 m. du mat. N. L. le 21, 0 h. 41 m. du mat. P. Q. le 23, 1 h. 24 m. du soir.		P. L. le 5, 2 h. 11 m. du soir. D. Q. le 12, 3 h. 9 m. du soir. N. L. le 19, 1 h. 59 m. du mat. P. Q. le 27, 10 h. 48 m. du mat.		P. L. le 7, 3 h. 48 m. du mat. D. Q. le 13, 10 h. 29 m. du soir. N. L. le 21, 2 h. 10 m. du mat. P. Q. le 29, 6 h. 54 m. du mat.		P. L. le 5, 2 h. 32 m. du soir. D. Q. le 12, 6 h. 61 m. du mat. N. L. le 19, 7 h. 13 m. du soir. P. Q. le 27, 4 h. 57 m. du soir.		P. L. le 4, 11 h. 9 m. du soir. D. Q. le 11, 2 h. 33 m. du soir. N. L. le 18, 2 h. 39 m. du mat. P. Q. le 27, 1 h. 12 m. du soir.		P. L. le 3, 6 h. 30 m. du mat. D. Q. le 10, 0 h. 46 m. du mat. N. L. le 18, 2 h. 39 m. du mat. P. Q. le 25, 10 h. 54 m. du soir.	
Du 1 au 31, les jours croissent de 0 h. 58 minutes.		Du 1 au 28, les jours croissent de 1 h. 26 m.		Du 1 au 31, les jours croissent de 1 h. 46 m.		Du 1 au 30, les jours croissent de 1 h. 33 m.		Du 1 au 31 les jours croissent de 1 h. 13 m.		Du 1 au 23 les jours croissent de 17 m. puis ils décroissent de 2 m.	
JUILLET		AOÛT		SEPTEMBRE		OCTOBRE		NOVEMBRE		DÉCEMBRE	
Le Lion domine du 22 juillet au 22 août.		La Vierge domine du 23 août au 23 septembre.		La Balance domine du 23 sept. au 23 octobre.		Le Scorpion domine du 23 octobre au 22 novembre.		Le Sagittaire domine du 22 novembre au 21 décembre.		Le Capricorne domine du 22 décembre au 20 janvier.	
sam.	1	mar.	1	ven.	1	18 ^e D.	1	mer.	1	ven.	1
5 ^e D.	2	mer.	2	sam.	2	lun.	2	jeu.	2	sam.	2
lun.	3	jeu.	3	14 ^e D.	3	mar.	3	ven.	3	DIM.	3
mar.	4	ven.	4	lun.	4	mer.	4	sam.	4	lun.	4
mer.	5	sam.	5	mar.	5	jeu.	5	23 ^e D.	5	mar.	5
jeu.	6	10 ^e D.	6	mer.	6	ven.	6	lun.	6	mer.	6
ven.	7	lun.	7	jeu.	7	sam.	7	mar.	7	jeu.	7
sam.	8	mar.	8	ven.	8	19 ^e D.	8	mer.	8	ven.	8
6 ^e D.	9	mer.	9	sam.	9	lun.	9	jeu.	9	sam.	9
lun.	10	jeu.	10	15 ^e D.	10	mar.	10	ven.	10	DIM.	10
mar.	11	ven.	11	lun.	11	mer.	11	sam.	11	lun.	11
mer.	12	sam.	12	mar.	12	jeu.	12	24 ^e D.	12	mar.	12
jeu.	13	11 ^e D.	13	mer.	13	ven.	13	lun.	13	mer.	13
ven.	14	lun.	14	jeu.	14	sam.	14	mar.	14	jeu.	14
sam.	15	mar.	15	ven.	15	20 ^e D.	15	mer.	15	ven.	15
7 ^e D.	16	mer.	16	sam.	16	lun.	16	jeu.	16	sam.	16
lun.	17	jeu.	17	16 ^e D.	17	mar.	17	ven.	17	DIM.	17
mar.	18	ven.	18	lun.	18	mer.	18	sam.	18	lun.	18
mer.	19	sam.	19	mar.	19	jeu.	19	25 ^e D.	19	mar.	19
jeu.	20	12 ^e D.	20	mer.	20	ven.	20	lun.	20	mer.	20
ven.	21	lun.	21	jeu.	21	sam.	21	mar.	21	jeu.	21
sam.	22	mar.	22	ven.	22	21 ^e D.	22	mer.	22	ven.	22
8 ^e D.	23	mer.	23	sam.	23	lun.	23	jeu.	23	sam.	23
lun.	24	jeu.	24	17 ^e D.	24	mar.	24	ven.	24	DIM.	24
mar.	25	ven.	25	lun.	25	mer.	25	sam.	25	lun.	25
mer.	26	sam.	26	mar.	26	jeu.	26	26 ^e D.	26	mar.	26
jeu.	27	13 ^e D.	27	mer.	27	ven.	27	lun.	27	mer.	27
ven.	28	lun.	28	jeu.	28	sam.	28	mar.	28	jeu.	28
sam.	29	mar.	29	ven.	29	22 ^e D.	29	mer.	29	ven.	29
9 ^e D.	30	mer.	30	sam.	30	lun.	30	jeu.	30	sam.	30
lun.	31	jeu.	31			mar.	31			DIM.	31
P. L. le 2, 1 h. 45 m. du soir. D. Q. le 9, 1 h. 19 m. du soir. N. L. le 17, 5 h. 36 m. du soir. P. Q. le 25, 6 h. du mat. P. L. le 31, 9 h. 26 m. du soir.		D. Q. le 8, 4 h. 33 m. du mat. N. L. le 16, 7 h. 11 m. du mat. P. Q. le 23, 11 h. 45 m. du mat. P. L. le 30, 6 h. 30 m. du mat.		D. Q. le 6, 10 h. 19 m. du soir. N. L. le 14, 7 h. 19 m. du soir. P. Q. le 21, 5 h. 22 m. du soir. P. L. le 28, 5 h. 54 m. du soir.		D. Q. le 6, 5 h. 41 m. du soir. N. L. le 14, 6 h. 29 m. du mat. P. Q. le 21, 0 h. 1 m. du mat. P. L. le 28, 8 h. 21 m. du mat.		D. Q. le 5, 6 h. 54 m. du mat. N. L. le 12, 5 h. 19 m. du soir. P. Q. le 19, 8 h. 56 m. du mat. P. L. le 27, 2 h. 3 m. du mat.		D. Q. le 5, 6 h. 55 m. du mat. N. L. le 12, 4 h. 11 m. du mat. P. Q. le 18, 8 h. 51 m. du soir. P. L. le 26, 9 h. 44 m. du soir.	
Du 1 au 31 les jours diminuent de 54 minutes.		Du 1 au 31, les jours diminuent de 1 h. 30 m.		Du 1 au 30, les jours diminuent de 1 h. 40 m.		Du 1 au 31, les jours diminuent de 1 h. 38 m.		Du 1 au 30, les jours diminuent de 1 h. 15 m.		Du 1 au 22, les jours diminuent de 20 m. ensuite ils croissent de 7 m.	